

Dix ans après son suicide

# A-t-on le droit de critiquer Debord ?

Alors qu'on réédite de passionnants textes de l'auteur de « la Société du spectacle », un pamphlet de Frédéric Schiffter suscite le scandale chez ses inconditionnels

**A**près trente ans d'hostilité, c'est bien la plus ambiguë des promotions qui menace aujourd'hui le nom de Guy Debord. Embaumé en dernier héros du monde occidental par la société même dont il réclamait l'immédiate destruction. « *La récupération banalisante* », pour le dire à la manière d'Anselm Jappe, qui signe aujourd'hui « *l'Avant-garde inacceptable* », série d'études prolongeant son remarquable « *Guy Debord* », paru en 1995. Cruelle mésaventure pour le chef de file situationniste que de se voir aujourd'hui transformé en référence gadget, en signe extérieur d'appartenance subversive pour rebellocrates médiatiques et autres « *serveurs surmenés du vide* », ceux-là mêmes qu'il couvrait de sarcasmes. On aurait tort pourtant de s'en indigner, qui mieux que l'auteur de la « *Société du spectacle* » aura décrit les processus par lesquels cette société résorbait, y compris par l'éloge, tout ce qui pourrait la contester ? Reste qu'elle semble bien exotique cette année 1978 où Debord pouvait encore se décrire dans le film « *In girum imus nocte et consumimur igni* », longtemps interdit à la projection, comme « *une légende controversée, un invisible et malveillant fantôme, un pervers prince des ténèbres* ». Longtemps son nom ne fut pas « *mal connu, mais connu comme le mal* », écrivait le peintre Asger Jorn, intime et membre de l'IS, avant d'en être exclu par Debord. La situation s'est pour le moins inversée : nul ne peut apparemment plus en écrire du mal.



**Guy Debord.** Longtemps son nom ne fut pas « *mal connu, mais connu comme le mal* ».

La petite tempête soulevée aujourd'hui même par la publication aux PUF d'un « *Contre Debord* » du philosophe Frédéric Schiffter, proche de Clément Rosset, montre plutôt comiquement à quel point « *l'homme le plus dangereux du royaume* » est aujourd'hui devenu l'idéologue le plus difficile à y critiquer. Version remaniée de son « *Guy Debord l'atrabilaire* » paru à l'automne 1997, ce petit pamphlet subtil et urticant campe un Debord-Alceste embourbé dans les mêmes marécages dualistes que Platon, croit détecter dans sa pensée une suspecte « *mystique de l'authenticité* » rousseauiste, s'en prend aussi à sa « *lourde phraséologie* » de cardinal de Retz soixante-huitard, avant de commettre la profanation majeure. Accrocher à « la Société du spectacle » la casserole de « *bréviaire des ressentiments* ». Injuste autant qu'on voudra, au moins offre-t-il la possibilité d'arracher cette œuvre puissante à la gélatine du debordisme branché et inoffensif de l'heure. Il n'en fallait

pendant pas davantage pour transformer Frédéric Schiffter en chevalier de La Barre. Certains libraires, moins scrupuleux lorsqu'il s'agit d'œuvrer à cet « *analphabétisme modernisé* » évoqué par Debord en empilant du Comte-Sponville-Servan-Schreiber, planquent le livre du terroriste Schiffter sous le comptoir ! Nul debordologue en titre n'acceptera de débattre avec lui. Un jeune universitaire debordien s'y résoudra tout de même, après maintes hésitations, et un débat aura lieu, courtois. Deux heures plus tard, il envoie au « *Nouvel Observateur* » une lettre comminatoire et lourde de remords, interdisant même que la simple existence de « *cette rencontre soit mentionnée* » (sic). Dont acte. La poignée de main de Montoire du debordisme n'a donc jamais eu lieu. Dix ans après la mort de Debord, « *le mythe de la perfection admirable de l'IS* » semble aussi incroyable que les hantises d'excommunication ignominieuse entretenues par ses moines copistes.

Quant au reste, la doxa sur Debord a été sensiblement réévaluée. Sous la geste du dernier avant-gardisme, c'est le classicisme du dernier grand

styliste qui est désormais unanimement salué. Étonnante boucle, du reste. Remisée en fond de décor la part utopiste de « la Société du spectacle », l'idéologie conseiliste, la vie sociale passionnante susceptible de réenchanter l'ouvrier en sujet poétique. Oubliée la mythologie progressiste d'un dépassement de l'art et d'un

renversement des conditions sociales existantes. Dès 1978, Debord lui-même avait du reste consommé ce virage, convoquant la figure du chevalier errant pour éclairer l'entreprise situationniste, la révolution étant le prétexte, la dérive parisienne elle-même étant le Graal. La conspiration politique, unique projet capable de ranimer l'envie de vivre face à cet « horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre » qu'évoquait Baudelaire ? C'est l'une des justifications de sa révolte précoce contre l'ordre établi avancée par la très érudite exégèse que consacre Boris Donné aux « Mémoires » du jeune Debord. Hors commerce jusqu'en 1992 et offert uniquement en potlatch à ceux qui en étaient dignes, « Mémoires », aujourd'hui publié dans une magnifique édition par Allia, est le tout premier livre de Debord. Composé au moment le plus intense de sa vie, la fondation de l'IS en 1957, il ne s'agit pas de Mémoires à proprement parler, plutôt d'un étrange Mémorial, écrit allusif, privé, destiné à perpétuer l'ardeur incommunicable d'une suite de moments vécus. Fragments collés, typographies hétéroclites, détournements de sentences empruntées aux moralistes du Grand Siècle, à Shakespeare, Villon, Stevenson et tant d'autres, « Mémoires » projette de faire face à la destruction moderne du langage et à la perte du sens « par un usage subversif des débris du langage ancien ».

Guy Debord sera-t-il un jour un « auteur comme les autres », se demande non sans inquié-

## A lire

- « L'Avant-garde inacceptable. Réflexions sur Guy Debord », par Anselm Jappe, Léo Scheer, 128 p., 13 euros.
- « Contre Debord », par Frédéric Schiffter, PUF, 152 p., 12 euros.
- « Pour Mémoires », par Boris Donné, Allia, 160 p., 14 euros.
- « Mémoires », par Guy Debord, Allia, 112 p., 30 euros.
- « Textes et documents situationnistes, 1957-1960 », Allia, 18 euros.
- « Réédition de l'Internationale situationniste », Fayard, 712 p., 29 euros.

● **Guy Debord  
sera-t-il un jour  
« un auteur comme  
les autres » ?**  
.....

tude idolâtre Anselm Jappe dans « L'Avant-garde inacceptable » ? Entrera-t-il bientôt au « panthéon postiche des classiques contemporains » ? Pour empêcher que la paix des cimetières ne règne un jour entre Guy Debord et la société du spectacle, il y a son marxisme original, estime Jappe. Son analyse unique du fétichisme de la marchandise, dont l'acuité se vérifie chaque jour. Cela suffirait-il, alors que le spectacle décore aujourd'hui prioritairement ceux qui lui déclarent la guerre ? Debord savait bien, lui, qu'il n'y aurait pas d'exception Debord, insistant longuement en 1989 dans « Panégyrique » sur « la vanité des vanités » de toute entreprise humaine, allant même jusqu'à citer « l'Écclésiaste ». Restera à jamais ce ton de fierté tranchante, cette inimitable mélancolie persuasive, ce goût de la sédition aristocratique dix-septémiste, ironiquement parodié, cette férocité infaillible du jugement sur une époque si prodigue en impostures. Une sombre beauté qui entre irrésistiblement en écho avec la sensibilité d'un temps terrible, le nôtre, qu'elle jugeait pourtant avec la plus extrême sévérité. Un temps qui n'aura renoncé à l'imaginaire du progrès radieux que pour adopter tout aussi aveuglément celui de la catastrophe inéluctable. Maintenant que tout, jusqu'aux ruines mêmes, a été consumé dans le feu, que reste-t-il aux « enfants perdus » tournant dans la nuit de 2004 sinon le nihilisme esthète, la magie noire et l'écriture renversante de Guy Debord ?

AUDE LANCELIN